Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 12

Artikel: Une page de l'histoire neuchâteloise : récit du sergent Dubois : [suite]
Autor: Guibert / Dubois
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213795

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sur un portrait

On ne voit si l'on n'y prend garde
Qu'un des côtés de sa beauté
Mais celui dont on le regarde
Est toujours le plus beau côté.

BOUFFLERS.

* * *

Que faut-il pour être heureux
Pour être heureux que faut-il ? De la vie
Faire deux parts : une moitié
Est pour l'Amour, l'autre pour l'Amitié,
Et toutes deux, je les donne à Sylvie. . . .

* * *

Deux vers sont trop pour dire que l'on aime,
Un mot peut le dire de même ;
Mais cent chiffres, jamais, ne peuvent exprimer,
Le nombre de raisons qu'on a pour vous aimer.

BOUFFLERS.

Sur le collier d'un chien.

Je ne puis offrir de l'argent
A celui qui me trouvera
Qu'il me rapporte à ma maîtresse
Pour récompense, il la verra. . . .

(Pour copie conforme).

PIERRE D'ANTAN.

LE LONG DU CHEMIN

« Ce sont les idées et non les votes qui gouvernent ici bas. Dans les affaires communales, le montagnard voit toujours quelque trou au flanc du budget, par où les impôts coulent sans cesse et le plus inutilement du monde. Tout en voulant sa part de représentation, il a toujours détesté les politiciens brouillons qui ne cherchent dans les affaires publiques que la satisfaction de leurs petites ambitions personnelles ; la plupart emploient leur temps à obtenir des grâces; les bons citoyens s'appliquent à les mériter. Il faut prendre les hommes probes et capables là où ils sont, non là où ils ne sont pas. Il y a quantité de citoyens qui ne prennent pas publiquement parti dans une lutte, qui ont pourtant leurs idées, un attachement inébranlable aux institutions démocratiques, mais qui, pour leurs convenances personnelles ou des raisons tenant à leur milieu paisible, ne veulent pas se lancer dans la vie militante. Ceux-là travaillent, agissent, font produire le sol nourricier ; ils ont besoin d'un pays pacifié pour voir les affaires prospérer ; ils aiment la sécurité, l'ordre, la stabilité. C'est leur droit. »

F. ISABEL.

(Journal *La Famille* (G. Bridel, édit.) : « Traits de mœurs de la montagne d'Ollon ».)

UNE PAGE DE L'HISTOIRE NEUCHATELOISE

Récit du sergent Dubois

III

TOUT à coup, le bruit sourd du canon invite Grandjean à sortir de sa cachette. Prudemment, il se hasarde dans la cuisine. A travers les petites vitres, il aperçoit le jour ; le vieux « mortier » annonce cinq heures ! Après un examen rapide, il constate avec satisfaction que la maison est vide ; l'oncle a disparu, ainsi que les « Bédouins. »

De plus en plus intrigué, il sort avec précaution de l'habitation et, s'en rapportant à sa bonne étoile, sûr et fier de son bon droit, il se dirige vers le Locle dans l'espoir de rentrer à l'Hôtel-de-Ville et de reprendre ses fonctions.

Le retour s'effectue sans encombre ; le canon avait cessé de tonner et les « Bédouins » avaient quitté le village lorsque le préfet arrive à l'Hôtel-de-Ville.

. . . . . .

Que s'était-il passé ?

Le dragon Lecoultre et le sergent Dubois, après quelques péripéties, étaient parvenus à la Chaux-de-Fonds, où ils avaient immédiatement donné l'éveil.

Le brave major d'artillerie Ami Girard n'avait pas hésité à monter à cheval pour se mettre à la tête des patriotes, et la petite armée républicaine s'était dirigée vers le Locle. Munie de deux pièces de canon, elle avait lancé quelques boulets par dessus le village, dans la direction des Monts, afin d'affirmer sa supériorité et d'avertir la troupe de Pourtalès-Steiger que toute résistance était impossible et qu'elle devait renoncer à ses projets. C'était précisément la canonnade qu'avait perçue Grandjean au petit jour.

La rencontre entre républicains et royalistes avait eu lieu aux Eplatures, où l'attaque brusque et imprévue des patriotes avait forcé les « Bédouins » à se replier en désordre, n'ayant que la ressource de rejoindre la capitale et le Château, dont le colonel de Meuron-Terrisse s'était emparé et où il s'était installé après avoir réduit les membres du gouvernement républicain à l'impuissance.

Dubois et Lecoultre ont pris part au combat des Eplatures. Les coups de feu échangés n'ont heureusement fait que quelques victimes. La route du Locle est libre ; il s'agit de se reformer et d'aller délivrer le gouvernement prisonnier.

Il est dix heures du matin ; la chaleur se fait sentir ; la faim et la soif aussi. Dubois a pu compléter son uniforme et se munir d'une arme à la Chaux-de-Fonds ; mais, en homme prévoyant, il a eu soin de glisser dans sa musette une miche et deux « tommes ». Lecoultre a fait remplir sa gourde, et tous deux s'apprêtent à réparer leurs forces. Sous un plane, au bord de la route, à l'ombre duquel ils vont s'asseoir un instant, quelques soldats s'empressent autour du cadavre d'une femme. La mort a passé par là et un sang coagulé s'échappe encore d'une blessure à la poitrine de la malheureuse. Dubois la reconnaît aisément : c'est la femme d'un cordonnier du Locle. Elle a été rencontrée sur la route par les « Bédouins », en fuite, lesquels ont assouvi leur haine et se sont vengés sur une innocente victime qui leur avait refusé de crier « Vive le roi ! »

Le corps, enveloppé d'un manteau, sera transporté au Locle sur un brancard improvisé, par quatre hommes de bonne volonté, qui ont bien voulu se charger d'accomplir ce funèbre devoir.

. . . . . .

Nous passerons rapidement sur les événements qui suivirent. La troupe commandée par Ami Girard rejoint son point de concentration à Peseux, dans la nuit du 3 au 4 septembre. Toutes les forces républicaines réunies vont tenter, à la pointe du jour, de reprendre le château de Neuchâtel. La colonne d'attaque se forme. Dubois et Lecoultre sont au premier rang ; en tête, marchent les sapeurs, l'ami Mailleraz, du Val-de-Travers, la hache sur l'épaule et prêt à faire disparaître tout obstacle qui pourrait entraver l'attaque. De l'extrémité de la rue, on distingue une barricade élevée par les révolutionnaires aux abords du château, et les gueules béantes de deux pièces de canon braquées sur les assaillants, loin de jeter l'effroi parmi ceux-ci, ne font que les exciter et les indigner davantage. Le courage et la détermination se lisent sur les visages, même en face de la mort qui les guette.

(A suivre). GUIBERT.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

3

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Le malheur de cette passion-là, c'est que je n'osais pas m'y livrer avec sécurité ; et ceci, à cause d'un entretien très grave que j'avais eu tout récemment avec mon maître. C'était à propos de la belle conduite de Télémaque dans l'île de Calypso, alors qu'il quitte Eucharis pour la vertu, laquelle conduite nous traduisions ensemble en fort mauvais latin :

Et il précipita Télémaque dans la mer...

Et Telemachum in mare de rupe præcipitavit, venais-je de traduire, lorsque M. Ratin, c'était mon maître, s'avisa de me demander ce que je pensais de ce procédé de Mentor.

Cette question m'embarrassa fort, tant je savais déjà qu'il ne faut point blâmer Mentor devant son précepteur. Cependant, au fond, je trouvais que Mentor s'était emporté, en cette occasion, d'une façon brutale.

« Je pense, répondis-je, que Télémaque fut bien heureux d'en être quitte pour avoir bu l'onde amère.

— Vous ne comprenez pas ma question, reprit M. Ratin. Télémaque était amoureux de la nymphe Eucharis ; or, l'amour et la passion la plus funeste, la plus méprisable, la plus contraire à la vertu. Un jeune homme qui aime s'adonne au relâchement et à la mollesse ; il n'est plus bon à rien qu'à soupirer auprès d'une femme, comme fit Hercule auprès d'Omphale. Le procédé du sage Mentor était donc le plus admirable entre tous pour arrêter Télémaque sur les bords de l'abîme. Voilà, ajouta M. Ratin, ce que vous auriez dû me répondre. »

* * *

C'est de cette façon indirecte que j'ai appris que mon cas était grave et que j'avais déjà bien dévié de la vertu ; car j'aimais Estelle tout aussi évidemment, à mes yeux, que l'autre, Eucharis. Je résolus donc, à part moi, de combattre un sentiment si coupable, et qui pourrait tôt ou tard m'attirer quelque catastrophe, à en juger du moins d'après l'admiration que M. Ratin professait pour le procédé de Mentor.

Le discours de M. Ratin m'avait fait d'ailleurs une grande impression, bien moins pourtant parce que j'en pouvais comprendre que par ce que j'y trouvais d'obscur et de mystérieux. En même temps que, pour être sage et ne pas tomber dans l'abîme, je réprimais une bien innocente ardeur, mon imagination s'attachait aux paroles sinistres de M. Ratin pour en pénétrer le sens et pour y chercher des révélations.

Ce fut là mon premier amour. S'il n'eut pas de suite, vu sa nature tout imaginaire, la façon dont il fut refoulé par le discours de M. Ratin a imprimé à mes autres amours certains traits que l'on pourra reconnaître dans les récits qui suivront.

(A suivre.)

Pensée. — Ayez toutes les qualités que vous voudrez, mais ne le dites pas. Laissez aux autres le plaisir de les découvrir.

Au foyer du « Conteur ». — *Nouveaux abonnés pour 1918 :* M. A. Rochat, insp. à Carouge (Genève). — M. Hinderer, av. Tissot, 6, Lausanne. — M. A. Lugeon, à Leysin. — Mlle Marie Monnet, Leytron (Valais). — M. Chollet, postes, Maracon. — M. J. Pernet, postes, St-Oyens. — M. A. Gauthier, à Romont. — M. Marc Chessex, pharmacien, Lausanne. — M. Paul Tille, Cergnat-Sépey.

Grand Théâtre. — Au Grand Théâtre, foule tous les soirs. La revue : *Bourrez-nous le crâne !* a conquis d'emblée le public. Elle est gaie, spirituelle, malicieuse sans méchanceté. Elle est fort bien montée et l'interprétation en est irréprochable. Renée Duler, plus gracieuse, plus enjouée que jamais, est une collaboratrice exquise et précieuse des auteurs. Depuis la première, le succès va croissant. Qu'on se hâte ; on dit que c'est la dernière semaine.

Kursaal. — Pour les samedi et dimanche 23 et 24 mars, la tournée Petitdemange donnera trois représentations de *La Fille de Madame Angot*, la reine des opérettes françaises. Mme Mary Petitdemange et d'Hermanoy, MM. E. Didès, Darnet et Leroy, chanteront les premiers rôles. Exécution irréprochable.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES : Fr. 1.50 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS